

— — — — —  
— — — — —  
COURS DANSANTS  
ET CITÉ DE RÊVE :  
entretien avec  
Véronique Patte et  
Jacques Duvernet

Propos recueillis par  
Étienne Gomez et  
Marie-Anne de Béru

*L'idée de rapprocher Véronique Patte et Jacques Duvernet pour un entretien est venue de deux ouvrages qu'ils ont traduits respectivement du polonais et du russe, Les Ours dansants, de Witold Szabłowski (Noir sur Blanc, 2019), et Minsk, cité de rêve (Signes et balises, 2015), où les conséquences de la chute du communisme en Pologne et en Biélorussie sont envisagées sous deux angles à la fois différents et complémentaires : d'un côté, des ours désœuvrés, dont on ne sait plus que faire après l'élargissement de l'Europe, de l'autre une cité qui fait figure de décor de théâtre abandonné, tout entière érigée comme une porte d'accès vers un empire désormais effondré. (E.G.)*

**TL : Pour commencer, pourriez-vous nous dire d'où vous est venu votre intérêt pour les langues que vous traduisez ?**

**Véronique Patte :** C'est étrange, mais j'ai toujours été attirée par la Pologne. Je suis née dans un pays de mines, un village de corons, en Belgique, où vivaient beaucoup de Polonais, et j'avais beaucoup d'amies polonaises. J'ai quitté la Belgique à l'âge de dix ans puis, au lycée, j'ai voulu faire du russe parce que la section venait d'ouvrir. À la fac, j'ai choisi d'apprendre le polonais, sans doute par fidélité à ces amitiés, et à ce pays qui m'intéressait. Mes amies en Belgique m'avaient appris des chansons. J'avais tout oublié mais le goût et la musique m'en sont restés. J'ai donc fait un peu de polonais en parallèle de mes études de russe. Puis j'ai trouvé un travail de lectrice en Pologne. À l'époque, j'avais déjà cette envie de traduire les litté-

ratures russe et polonaise. C'est intéressant de voir que, souvent, une passion pour une langue remonte très loin.

**Jacques Duvernet :** Je séparerais l'intérêt pour la langue et celui pour la traduction. J'ai fait des lettres classiques, puis des études d'allemand, donc la traduction fait vraiment partie de mes apprentissages. J'étais professeur d'allemand, et un beau jour, je me suis dit : « J'ai envie de traduire ». Cela s'est fait de façon assez amusante : j'ai poussé la porte de José Corti, qui publiait des textes de Hermann Hesse, un auteur qui m'intéressait, pour leur proposer une biographie de Hesse par Hugo Ball. Ils m'ont répondu qu'ils ne publiaient pas de littérature secondaire, mais que je tombais très bien parce qu'ils avaient un projet de traduction de *La Bibliothèque universelle*, un assez gros volume de textes de Hesse, des critiques, des recensions. Ils avaient commencé avec quelqu'un qui ne pouvait pas continuer ; ils m'ont fait traduire dix pages et ça a commencé comme cela. J'avais une quarantaine d'années. Quant au russe, je n'en ai pas fait quand j'étais jeune, je n'ai pas de parents russes, mais c'est plutôt vers l'âge de 18-20 ans que cela m'a intéressé, de manière purement irrationnelle : j'aurais aussi bien pu m'intéresser à l'espagnol ou au chinois, etc. J'en ai fait à petites doses, puis j'ai été lecteur en Allemagne et, quand je suis rentré, j'ai enseigné au lycée Balzac. Là, j'ai pu m'inscrire aux Langues O, qui étaient alors à Clichy, et j'ai pu combiner mes horaires pour aller suivre des cours pendant trois ans. Je le faisais par curiosité et par intérêt grammatical, linguistique. Cela m'a donné certaines bases, puis je me suis marié, j'ai eu des enfants, et j'ai cessé d'étudier. Je m'y suis remis, il y a cinq ou six ans, en voyageant, en allant passer une semaine à Saint-Pétersbourg, à Moscou, à Kiev, à Minsk, dont une connaissance m'avait parlé avec des trémolos dans la voix. En préparant ce voyage, j'ai cherché ce que l'on pouvait lire sur Minsk. Il y a très peu de choses, et c'est en allemand que j'ai fait la connaissance du livre d'Arthur Klinau, *Minsk cité de rêve*. Je l'ai trouvé très intéressant. J'ai vu qu'il était publié en russe et j'ai pensé rapprocher mon intérêt pour le russe et mon goût pour la traduction en le faisant publier en France. Je l'ai proposé à Anne-Laure Brisac, aux Éditions Signes et Balises, et elle a tout de suite réagi de manière positive.

**TL : Vous avez donc eu un attrait très précoce pour les langues, et un défi vers vingt ans, apprendre une nouvelle langue ?**

**J. D. :** Mon intérêt pour le russe n'est pas d'abord littéraire, il s'est concrétisé en deux phases très distantes parce que je n'en ai pas fait de trente à soixante ans. C'est plutôt un intérêt pour le pays. J'avais un copain qui y passait ses vacances, qui partait tout seul en 2 CV et qui nous racontait ses aventures. C'est cela qui m'amusait, pas l'envie impérieuse de lire les classiques. Pour l'allemand, c'est pareil, j'ai commencé par des études de lettres classiques. Mais j'ai fait des séjours en Allemagne, j'aimais le mode de vie, j'avais des amis sympathiques, j'ai été lecteur de français dans une université allemande, à Ratisbonne (Regensburg), une charmante petite ville de Bavière.

**TL : Et vous, Véronique, pourquoi la littérature ?**

**V. P. :** J'adorais la littérature russe. Je l'ai étudiée à Toulouse, puis à Paris, et je suis devenue enseignante, mais j'avais toujours cette ambition de traduire. J'allais chez des éditeurs mais cela ne marchait pas. En revanche, je travaillais beaucoup pour la presse, régulièrement pour *La Pensée russe*. Cela a fini par porter ses fruits, j'ai traduit un petit livre pour enfants, d'un auteur polonais, Wiktor Woroszyński, que j'admire, mais qui n'a jamais été traduit en français. J'ai envoyé mon texte à plusieurs éditeurs. Robert Laffont m'a répondu que le texte ne correspondait pas à leur ligne, mais qu'ils avaient apprécié mon travail et, quelques temps après, ils m'ont proposé la traduction d'un livre en polonais, *Umschlagplatz, La dernière gare*, de Jarosław Marek Rymkiewicz, sur la déportation de 300 000 Juifs à Treblinka. Le livre a très bien marché, parce qu'il est sorti au moment de l'affaire du carmel d'Auschwitz, en 1989, et que le sujet était encore tabou en Pologne. Après cela, j'ai été « cataloguée » comme traductrice spécialiste du problème judéo-polonais et j'ai traduit pas mal de livres sur ce thème. Puis, on m'a proposé un autre livre sur un sujet tout aussi douloureux, *Le Manuel du goulag*, écrit par Jacques Rossi, un Franco-Polonais qui a passé vingt-cinq ans au goulag. C'est une sorte d'encyclopédie sur le goulag, un

témoignage que l'auteur ne pouvait écrire qu'en russe, et que j'ai traduit avec Sophie Benech.

**TL : Une des spécificités de ces pays de l'Est, c'est souvent une situation de multilinguisme, des pays pris en étau entre l'allemand et le russe. Qu'en est-il de l'état des langues dans ces pays ?**

**J. D. :** En Biélorussie, le biélorussien est peu parlé, alors que le russe est parlé par tout le monde. Il faut lire le roman d'Alhierd Bacharevič, *Les Enfants d'Alendrier*, traduit du biélorussien en français par Alena Lapatniova et Virgine Symaniec<sup>1</sup>. Le livre évoque la problématique de toutes ces langues qui se mélangent et rivalisent : le russe, le russe mal parlé, le biélorussien bien parlé par ceux qui veulent montrer qu'ils le maîtrisent, le mélange que l'on parle dans les campagnes... Un vrai défi de traduction, qu'il faut essayer de faire ressentir au lecteur français.

**V. P. :** Le destin de la langue polonaise est particulier. Il faut savoir que la Pologne a disparu des cartes de 1793 à 1918, et que pendant ces 125 ans, la langue est devenue un refuge. Les Polonais considéraient leur langue comme une patrie. Dans l'entre-deux guerres, la Pologne était un pays multilingue : le polonais était certes dominant, mais le yiddish, l'ukrainien, le biélorusse, l'allemand... faisaient aussi partie du paysage linguistique. Depuis la Deuxième Guerre mondiale, pour des raisons historiques bien connues, la Pologne est devenue le pays d'Europe le plus homogène sur le plan linguistique. Je crois que le polonais est parlé par plus de 90% de la population. Quant à la place de la langue russe en Pologne, elle était considérée comme la langue de « l'occupant » pendant la période communiste et aujourd'hui elle est peu parlée et peu étudiée. Seuls les russo-philés (et il y en a !) connaissent bien la langue et la culture russes.

**TL : Parlons maintenant des deux livres que vous venez de traduire et qui ont été le point de départ, l'élément déclencheur de cette ren-**

---

<sup>1</sup> Éditions Le Ver à Soie, 2018.

---

**contre, en ce qu'ils thématisent chacun à leur façon la (longue) parenthèse communiste en Pologne et en Biélorussie.**

**J. D. :** L'histoire de *Minsk cité de rêve* est singulière : l'auteur, Artur Klinau, est un artiste plasticien, un essayiste. En 2005, il avait publié à Minsk un album de photos sur la ville, accompagnées d'un petit texte, en anglais et en biélorusse (*The Sun City of Dreams / Горад Сонца*). En 2006, à la demande des éditions allemandes Suhrkamp, qui étaient demandeuses de textes sur la Biélorussie, Klinau a étoffé son travail pour en faire un vrai petit essai, rédigé en russe, et traduit en allemand par Volker Weichsel sous le titre *Minsk – Sonnenstadt der Träume*. Puis le livre est paru en biélorussien en 2008 (Klinau s'est chargé de la traduction en biélorussien), puis en russe – avec quelques modifications – en 2013 à Moscou aux éditions Ad Marginem. Quant à moi, j'ai d'abord lu ce livre en allemand, quand je préparais mon voyage à Minsk, mais je l'ai traduit du russe.

**V. P. :** La traduction dont je vais parler est une commande de l'éditeur Noir sur Blanc. Il s'agit d'un reportage littéraire, un genre très prisé en Pologne. J'ai traduit pratiquement toute l'œuvre de Ryszard Kapusciński, le maître du reportage littéraire, dont Witold Szabłowski, l'auteur des *Ours dansants*, est un jeune disciple (il est né en 1980). J'ai tout de suite accepté, le thème m'intéressait, et je suis attentivement l'évolution de ce genre. Je lisais récemment que la Pologne avait deux choses à apporter à l'Europe : sa poésie et ses reportages littéraires. Szabłowski a beaucoup écrit sur la Turquie, mais ici, il s'agit d'un travail sur la sortie du communisme. Le texte se déroule en deux parties : la première concerne les ours dansants. L'auteur se rend en Bulgarie pour interroger d'anciens dresseurs d'ours, tous tsiganes. Une tradition qui viendrait d'Inde et qui remonterait à l'Antiquité. Autrefois, les Tsiganes dressaient les oursons de manière cruelle : ils les plaçaient sur une plaque incandescente, l'ourson gigotait de douleur tandis que le tzigane jouait de la gadulka, une sorte de violon. Après, dès que l'ours entendait le son du violon, il se mettait à « danser ». Au XX<sup>e</sup> siècle, le dressage n'était plus aussi barbare, mais la tradition des ours dansants a perduré : dans les Balkans, c'était un spectacle populaire. À partir des années

2000, une association a commencé à intervenir, à aller dans les villages et à récupérer les ours pour les remettre en liberté dans une grande réserve. En 2007, quand la Bulgarie est entrée dans l'Union Européenne, la pratique a été interdite. Les membres de cette association ont tenté de réapprendre à ces ours à vivre en liberté, mais cela a été un échec.

Dans la deuxième partie du livre, Szabłowski se rend dans une dizaine de pays, qui ont presque tous vécu sous le totalitarisme soviétique, et il raconte comment les gens essaient de se réadapter. En général, il se rend dans des endroits pauvres, en Roumanie, en Ukraine, en Pologne. Il consacre aussi un chapitre à l'Angleterre où il rencontre une communauté de Polonais qui ont fui la Pologne dans les années 1990 et sont devenus SDF. C'est un livre dense, qui décrit ces destins avec empathie. Au début des années 2000, en Poméranie, une région déshéritée de Pologne, la pauvreté était si grande que d'anciens paysans de fermes collectives, ayant perdu leur emploi, ont décidé de transformer leur village en village de hobbits. Pour en faire une attraction touristique.

**TL : Pourrait-on comparer ces deux textes sous l'angle du post-communisme ? Car il y a un fantôme commun à ces deux textes très différents. Ou au contraire, dans les pays dont vous traduisez la littérature, les jeunes générations veulent-elles s'émanciper de ce thème, créer une littérature nouvelle ?**

**J. D. :** Le premier fil conducteur de *Minsk cité de rêve* est très personnel. L'auteur raconte son enfance, son adolescence, il parle de son père avec tendresse et humour. Il évoque la société soviétique, ce qu'il voyait à la télévision – les manifestations de masse, les retransmissions des matchs de hockey, les grands défilés sur la Place Rouge pour l'anniversaire de la Révolution, le 1<sup>er</sup> Mai, l'enterrement de Brejnev, etc. Il parle de sa mère, qui milite et va participer à des réunions politiques le soir pour porter la bonne parole. Et puis il y a un deuxième fil : une réflexion plus élargie, qu'explique le titre, sur l'idée même de construire une cité idéale, une société du bonheur. Le russe permet un jeu de mot, un rapprochement entre le soleil (солнце) et le rêve (сон), qui est bien rendu par le titre allemand,

mais en français, c'était plus difficile. L'auteur fait référence à un certain Tomaso Campanella, un Italien utopiste du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui a écrit sur une « cité du soleil », le projet d'une cité idéale. Tout cela s'entremêle dans le livre. L'auteur étant plasticien, il a une grande sensibilité pour les styles architecturaux et une façon amusante de décrire ce patchwork de références historiques, ce mélange hétéroclite d'ornements (angelots baroques, colonnes grecques, etc.) destinés à montrer que l'on arrivait dans la ville du bonheur.

Si l'on veut aborder la question du post-communisme, ce livre n'est pas une charge antisoviétique. Il y a d'ailleurs une différence intéressante à noter entre les versions russe et allemande. Dans la version allemande, qui date de 2006, il y a un épilogue qui fait allusion à l'actualité, aux manifestations, à la réélection de Loukachenko, et il y a un chapitre très anti-russe où l'auteur dit, en gros, que les Russes portent en eux le germe de la servitude et de l'esclavage. Or ce chapitre est passé à la trappe dans l'édition russe. J'ai eu un échange avec Klinau à ce sujet : il s'est auto-censuré pour ne pas blesser le lecteur russe. J'ai constaté cette différence et j'ai demandé à l'auteur et à Anne-Laure Brisac ce qu'il fallait faire. L'éditrice ne voulait pas garder ce chapitre politique et polémique, elle tenait au caractère personnel et poétique du livre. Klinau était plutôt pour l'inclure, ce chapitre ayant été repris dans d'autres traductions. Mais cela aurait été une injection d'un passage de la version allemande dans un livre traduit du russe.

**V. P. :** Je souhaiterais moi aussi revenir sur la manière dont l'éditeur intervient dans le texte. *Les Ours dansants* comporte deux parties, comme je l'ai expliqué. Quand le livre a été traduit en anglais chez Penguin, l'éditeur, je pense, a demandé à l'auteur de rédiger une préface et une présentation de tous les pays qu'il visite dans la deuxième partie, sans doute pour expliquer au lecteur qu'il y a un parallèle entre les deux parties. Comme si le lecteur ne pouvait pas le comprendre tout seul ! De plus, le fait de commenter cette métaphore la réduit, car elle n'est pas aussi univoque. L'auteur ne veut pas dire : ours dansants = ex-communistes. Son propos est beaucoup plus subtil. Le même phénomène d'explicitation s'est produit avec le sous-titre de la traduction anglaise, qui d'abord précisait : *True Stories of Peo-*

ple *Nostalgic for Life under Tyranny*. Puis l'éditeur a mis un peu d'eau dans son vin et a atténué l'explication de texte : *True Stories about Longings for The Old Days*. Quoi qu'il en soit, le sous-titre figure en couverture et oriente la lecture. Dans la version polonaise, il n'y avait initialement qu'une citation sur la liberté. Entre-temps, le livre a été plusieurs fois réédité en Pologne et, dans la dernière édition – celle que je traduis –, la préface anglaise a été rajoutée, retraduite en polonais. Bref, la métaphore est tuée, dans l'original et dans la traduction. Autre phénomène intéressant : dans la littérature polonaise en général et dans le texte que je traduis en particulier, le discours indirect libre est très utilisé, mais le lecteur comprend parfaitement qui parle, grâce au ton, au style de chaque locuteur, etc. L'édition anglaise rétablit des guillemets, des sauts de ligne, la lecture est beaucoup plus « fléchée ». Or ce livre a une écriture poétique, polyphonique, j'ai compté une bonne soixantaine de voix.

**TL : Vous semblez donc évoquer une situation un peu paradoxale. Alors que la préoccupation exprimée par plusieurs traducteurs dans ce dossier était de ne pas toujours ramener ces littératures à la dimension antisoviétique, il semblerait que certains éditeurs veuillent ainsi la réintroduire. Qu'en est-il selon vous de l'émancipation des écrivains par rapport à cette question, trente ans après la chute du Mur ?**

**V. P. :** En Pologne, il me semble qu'on commence à avoir du recul. Au cours de la décennie qui a suivi la chute du Mur, beaucoup de jeunes écrivains avaient des comptes à régler avec l'ancien régime. Maintenant, on a plus de distance, on évoque toujours des thèmes comme le problème juif, cette douleur fantôme qui persiste, les confins, les minorités... Même les jeunes abordent ces thèmes.

**J. D. :** Il me semble que cela reste présent. J'en veux pour exemple un livre récemment paru, *L'Aviateur* de Evgueni Vodolazkine<sup>2</sup>, qui raconte l'histoire assez originale d'un homme qui se réveille en 1999 dans un

---

2 Traduit du russe par Joelle Dublancher, Editions des Syrtes, 2019.

---

lit d'hôpital après avoir été « congelé » lors d'une expérience médicale dans les années 1920, et qui doit reconstituer peu à peu tout ce qui s'est passé dans l'intervalle.

**TL : Pour conclure, avez-vous des livres dans vos tiroirs ? Des traductions que vous aimeriez voir paraître ?**

**J. D. :** Je pense à un livre sur les écrivains russes émigrés dans le Berlin des années 1920, pour lequel j'aimerais bien trouver un éditeur ; et on m'a présenté un Russe qui a écrit pas mal de choses, des pièces de théâtre, et qui aimerait être publié en France. J'ai aussi un court roman allemand de Roland Sieglhoff, en cours de traduction, intitulé *Nächster Halt: Südkreuz*, l'histoire d'un réfugié afghan qui veut rejoindre le Danemark, un thème très contemporain.

**V. P. :** Curieusement, j'ai plutôt envie de revenir à la traduction ou la retraduction de textes classiques. Il y a de nombreux textes polonais du XIX<sup>e</sup> siècle, ou du début du XX<sup>e</sup>, qui mériteraient d'être traduits ou retraduits. Puis il y a toujours Kapuściński, dont il reste quelques textes à traduire, et l'auteur dont j'ai parlé plus tôt, qui a écrit, entre autres, pour la jeunesse et beaucoup de poésie aussi. La poésie, un défi que j'aimerais relever.